

CANDIDE

Thierry Maulnier

# LES "INTELLECTUELS" sont-ils responsables du DESASTRE?

par THIERRY MAULNIER

Le procès de l'intelligence française a été ouvert par la défaite. Il l'a été de tous côtés. Beaucoup d'écrivains français se sont demandés eux-mêmes à part qui leur revenait dans notre désastre, et comme les écrivains, on l'a vu aux beaux jours du Front populaire, ce sont volontiers au destin parfois illusoire d'exercer quelque influence sur la vie publique. Il se peut que le sentiment même d'un rôle dans une catastrophe grandiose, flatte et enorgueillisse certaines vanités. Quant à ceux qui, au temps de l'ancien régime, étaient restés justement incertains, parce qu'ils n'avaient pas de talent, ils gardent l'espoir d'une revanche et pensent qu'une révision des valeurs a quelques chances de leur donner la gloire, du moins de leur ouvrir la gloire de ceux qu'ils jalouaient, ce qui, à leurs yeux, ne s'est pas un résultat négligeable. Enfin, dans les grands mouvements populaires du début de ce siècle, on a vu paraître assez souvent une sorte de haine de l'intelligence, un singulier ressentiment à l'égard des vicieux supérieurs, du goût et du raffinement des hautes civilisations et nationalisme, un appel à l'instinctif, au primitif, au barbare, à l'instinctif dans quelques-unes des plus fortes sottises qu'on débite aujourd'hui. Il n'est donc pas inutile de chercher à poser plus exactement le problème.

Tout d'abord, si l'on examine les responsabilités de la défaite, il faut se garder de confondre celles de l'intelligence, et celles des intellectuels. C'est-à-dire des écrivains, des artistes, des philosophes, des hommes dont la profession est de créer ou de conserver par leurs œuvres les valeurs supérieures d'une civilisation. Les responsabilités de l'intelligence sont immenses, car c'est à elle d'abord qu'il appartient d'élaborer les institutions, de conduire la politique, la diplomatie, la stratégie, qui font la prospérité ou la ruine d'une nation : les responsabilités des intellectuels sont naturellement beaucoup plus limitées, ou du moins beaucoup plus lointaines. Les grandes causes de notre défaite sont à ce point éclatantes, à ce point insolentes qu'il est presque inutile d'en chercher d'autres plus lointaines. La stupidité de notre politique, une guerre engagée im-

prudemment sans préparation diplomatique et militaire, le petit nombre de nos chars et de nos avions et les erreurs de doctrine concernant leur emploi suffisaient à provoquer le désastre. Tous les témoignages des combattants concordent pour prouver que si le moral de nos adversaires fut, au bout de peu de jours, supérieur au nôtre, ce fut en raison de leur confiance dans leur irrésistible puissance matérielle, le moral d'une troupe tant fait, avant tout, de sa confiance dans ses armes et dans son commandement, de sa certitude d'être la plus forte. Si l'on va au delà des causes proches du désastre, et si l'on s'attache aux causes lointaines, on découvrira que les tares de notre société — affaiblissement démographique, alcoolisme, luttes sociales — ont pesé beaucoup plus lourd dans la balance du destin que les livres et les œuvres d'art.

Interrogé sur les responsabilités de la littérature dans la défaite, M. André Gide a répondu, non sans esprit, que si l'on attribuait aux écrivains la défaite de 1940, il fallait aussi leur attribuer la victoire de 1918. — Ce qui serait d'autant plus paradoxal que les écrivains d'une avant-guerre et les écrivains de l'après-guerre, ceux qui firent briller les lettres françaises avec le plus d'éclat et exercèrent l'influence la plus durable et la plus étendue dans le bien ou dans le mal, Barrès, Bergson, Maurras, Péguy, Proust et Gide déjà nommé, sont presque exactement les mêmes. Pourtant, on ne voit pas par quel arbitraire, on refuserait à la littérature dans le bien l'influence qu'on lui attribue dans le mal. La guerre de 1914 ne fut que pour une faible part gagnée par les spectateurs des ballets russes. La guerre de 1940 ne fut que pour une faible part perdue par les disciples de M. André Breton et les amis de M. Cocteau. Les uns et les autres, et même les lecteurs des grands écrivains cités plus haut, ne formaient qu'une très faible minorité dans l'effectif et dans les cadres des armées combattantes.

Mais, au moment même où l'on réduit à de justes proportions la responsabilité

de nos « intellectuels » dans nos malheurs, on en vient à se demander si cette innocence n'est pas la marque d'une sorte d'impuissance de l'esprit. Il est vrai que l'influence des plus illustres représentants de l'intelligence française contemporaine et des guides spirituels de la nation ne s'est exercée, quelle fut bonne ou mauvaise, que sur un très petit nombre d'esprits. Mais il n'est pas dans la nature de l'intelligence de n'avoir qu'un si maigre rayonnement social. Nos philosophes n'étaient suivis que par des spécialistes, nos grands écrivains n'étaient lus que par une minorité intellectuelle et bourgeoise, nos grands artistes n'étaient admirés que par des cénacles. La nourriture intellectuelle, non pas même de la masse, mais de la plus grande partie des élites, était abandonnée à un enseignement public, à une presse, à une radio, à un cinéma dont on connaît les faiblesses. S'il y a une vanité assez certaine dans l'arrogance avec laquelle certains « intellectuels » revendiquent la direction des affaires publiques, il y a une humilité non moins dangereuse dans les affirmations de ceux qui prétendent que la pensée, la littérature et l'art, enfermées dans leurs « tours d'ivoire », n'exercent et ne doivent exercer aucune action, bonne ou mauvaise, sur le comportement des peuples. La nature de la pensée est d'engendrer l'action : la nature de la littérature et de l'art est d'incarner la pensée. Toute activité de l'intelligence est échange entre l'esprit et le monde. La théorie de la « tour d'ivoire » aboutit nécessairement à une littérature pour le divertissement des oisifs cultivés, à un art pour l'ornement des salons bourgeois, c'est-à-dire à une littérature, à un art et, par conséquent, à une pensée de décadence.

Voilà ce qui nous amène au cœur du problème. Lorsqu'on examine la responsabilité de la pensée française dans les malheureux événements des dernières années, on ne voit pas que cette pensée ait agi sur ces événements de façon positive. Mais, on constate qu'elle en est absente. Elle n'a pas corrompu la vie nationale : elle s'en est séparée. Elle a continué à

beneficier de l'héritage d'une culture ancienne et magnifique, mais elle n'a que peu contribué à l'entretenir. Car une culture n'est pas faite seulement de la création de belles œuvres, mais surtout de leur action sur les esprits, de leur rayonnement. Le rayonnement manquait. La pensée française avait presque tout entière abdiqué devant la réalité : elle s'était réfugiée dans une sorte d'idéalisme, dont la doctrine de la « tour d'ivoire » n'est que l'expression la plus grossière. On a assisté, en France, plus nettement que partout ailleurs, à cette sorte de divorce qu'a produit le XIX<sup>e</sup> siècle capitaliste entre l'esprit et la matière ; la philosophie ne tendait plus à informer l'économie et la politique, et à former les hommes, la littérature et l'art à créer des formes et des mythes valables pour la civilisation tout entière dont leur rôle est de fixer l'expression la plus haute. Le sort temporel de la société était abandonné aux politiques, aux commerçants, aux financiers : il était abandonné au matérialisme dans la mesure même où la pensée sombrait dans l'idéalisme, c'est-à-dire dans la culture stérile de l'idée pour l'idée, si le véritable reproche qu'on peut adresser à la pensée française au XX<sup>e</sup> siècle, c'est qu'elle n'ait pas d'abord eu une influence bien-faisante, il est de n'avoir eu aucune action là où elle eût pu en avoir une.

Qu'on le remarque bien, cette carence n'a pas eu pour cause un appauvrissement des sources vives de la création intellectuelle en France. Rarement, au contraire, celle-ci a été plus active. L'époque où la pensée politique a été représentée en France par Maurras, Barrès, Sorel, Péguy, la philosophie par Bergson, la littérature par Maurras, Barrès, Gide, Giraudoux, la sculpture par Maillol et Despiau, la peinture par Matisse, Derain, vingt autres, la musique par Debussy, Ravel, Fauré, la spéculation scientifique par les Broglie, peut de toute évidence soutenir la comparaison avec des périodes très glorieuses de notre histoire. Mais il s'est produit, dans les ordres de la pensée et des arts, ce qui s'est pro-

duit dans les autres de la politique, de l'économie, de la technique, de la gracieuse. Nous avons de grands doctrinaires politiques, mais ils n'étaient pas admis à diriger les affaires de l'Etat ; de grands urbanistes, mais nos banlieues étaient à l'abandon. Nous avons de grands inventeurs, mais notre industrie avait tous les jours un peu plus de retard sur ses concurrentes ; nous avons construit les premiers avions, mais nous n'en faisons plus ; nous avons créé les chars et leur doctrine d'emploi, mais nous avons été battus par les panzerdivisionen. Dans tous les domaines, nous étions frappés, non par la décadence, car les sources vives restaient intactes, mais par une désorganisation politique et sociale, qui rendait les efforts vains et les œuvres stériles. L'intelligence française était féconde et brillante, mais elle brillait et créait dans la solitude ; elle ne recevait plus rien de la nation qui se désintéressait de plus en plus d'elle ; elle ne donnait plus rien à la nation et se désintéressait d'elle de plus en plus. Des exceptions magnifiques et héroïques ne changeaient rien à cette situation générale et les plus grands efforts moraux et civiques eux-mêmes étaient condamnés à ne toucher que de petites minorités à peu près impuissantes.

Si l'on passe en revue les principales « tares » qui ont été reprochées à l'art et à la littérature de l'entre-deux-guerres, on connaîtra aisément qu'elles proviennent toutes, en fin de compte, des tares de la société elle-même et, plus exactement de la dissociation, qui, écartant toujours davantage de la masse les bienfaits de la haute culture, n'avait offert à la pensée que les refuges clos, privés d'air et de sol nourricier, des laboratoires d'art « pur », le dilettantisme éclairé, les salons académiques et les salons d'avant-garde, les collections des riches bourgeois. Les œuvres de l'esprit ne s'adressaient qu'à une petite caste composée beaucoup moins par les véritables élites de l'intelligence que par les derniers privilégiés d'une société à l'agonie. La partie la plus éclairée de ce mince public, la moins sensible aux sollicitations de la publicité et du

snoobisme, manifestait un éclectisme qui n'était guère que le libéralisme du goût et qui portait en lui toutes les lâchetés du libéralisme. Le reste, incapable même d'éclectisme, se partageant selon les tempéraments et les milieux ses préférences entre la médiocrité rassurante du conformisme académique et les appels de l'étrange et du scandale que lui tendait une « avant-garde » pleine de mépris pour sa naïveté. Il est bien peu d'écrivains, même parmi les plus grands, qui aient résisté à tout à fait à ces sollicitations contraires. Les uns se sont réfugiés dans l'asile d'un hermétisme qui eût pu les séparer de la vulgarité générale ; mais l'hermétisme même devenait une enseigne et attirait un public avide de ne pas comprendre ; d'autres se sont réfugiés dans une révolte esthétique ou sociale parfaitement sincère, et assez justifiée par l'état de la société, des mœurs et du goût ; mais la « révolte », elle aussi, était un appât pour le snoobisme et le commerce. De tout temps, la littérature et l'art ont créé de grandes œuvres dont les uns s'adressaient à un vaste public, les autres à de petits cercles d'initiés. Mais, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la culture générale était si gravement atteinte que le seul moyen de toucher la foule passait par la vulgarité ou la banalité, et le seul moyen de toucher une élite, l'artifice ou le scandale. De là, à l'écarter cette situation paradoxale, que l'une des ères les plus brillantes de la pensée française et de l'art français a été aussi une de celles où cette pensée et cet art ont eu le moins de conséquences au niveau général de la culture, le moins d'efficacité et de rayonnement.

Cette ère est finie. Une autre commence, dont on ne peut dire encore si elle sera propice ou funeste à la fécondité des lettres et des arts, à la genèse des œuvres de l'esprit. Ce qui est dès maintenant certain, c'est que les conditions de la vie en société seront autres, que les œuvres de la pensée et de l'art n'ont plus aucune chance d'y naître et d'y vivre dans la confortable prison des tours d'ivoire et d'y trouver la place facile et limitée des objets de salon. Une autre carrière peut s'ouvrir à elles, plus redoutable et plus vaste. La naissance des œuvres de l'esprit y sera possible, si l'esprit commence par s'y acquitter de sa fonction primordiale, qui est de puiser ses aliments et de faire rayonner ses énergies dans toute la réalité vivante, de créer le style de l'époque et de l'imposer à la société tout entière. Sur cette route, des dangers l'attendent, qu'on voit se dessiner déjà, et sur lesquels il faudra bien, un jour prochain, attirer l'attention.

Thierry MAULNIER.

1942

Nov. 1942  
Avril 1943  
Fev. 1942